

les trouvera complètement différents des personnages dépeints dans leurs livres, de même que vice versa celui qui pénétrera dans la société anglaise ou américaine ne la trouvera pas aussi exemplaire qu'il avait été amené à le croire en lisant des "romans anglais".

Ce que l'auteur a voulu montrer est d'où vient cette différence. Un auteur anglo-saxon admet implicitement que ses livres seront lus par tout le monde, par les jeunes filles comme par les vieux garçons.

La meilleure preuve de ce fait est la mauvaise grâce avec laquelle certains auteurs anglais se plient à cette convention et les protestations aigres qu'il faut entendre à ce sujet.

En France, il est admis en principe que l'auteur n'écrit que pour les adultes.

Les deux peuples conçoivent semblablement le respect que l'on doit avoir pour les jeunes âmes. Seulement ce respect se manifeste de manières différentes :

Les Anglo-Saxons n'écrivent (ou peu s'en faut) que des livres " pour jeunes filles " ; les Français ferment à double tour la clef de leur bibliothèque. Ceci nous ramène à la façon dont les deux nations comprennent l'éducation.

Dans la société individualiste de langue anglaise, on élève les enfants pour qu'ils fassent leur chemin, qu'ils se tirent d'affaires tout seuls. On leur donne le maximum d'expérience compatible avec leur pureté.

Dans la société française familiale et systématique, on élève les enfants en vue du rôle qu'ils auront à remplir dans la famille, dans l'organisation sociale ; on les entoure du plus haut degré de protection compatible avec la prudence. Des deux côtés on est sujet à exagérer. Il est difficile de dire quel système est le meilleur ; les deux produisent dans leurs cercles respectifs de très bons résultats, mais ce qui donne généralement de mauvais résultats est de vouloir élever à l'américaine les enfants destinés à vivre dans le milieu français ou vice-versa.

C'est en grande partie de ces conceptions différentes en matière d'éducation que viennent ces expressions différentes, en matière de lit-

térature. Les Américains sont tenus par leurs usages à plus de réserve que les Français. L'usage semble aux deux peuples une sorte de loi naturelle ; les Français considèrent donc naturellement les romans anglais comme étant hypocrites, et les Anglo-Saxons considèrent les romans français comme étant corrompus. Les uns comme les autres sont dans l'erreur.

Si l'on comprend bien que la littérature française ne s'adresse qu'aux adultes, on commence à la mieux juger.

Une des qualités les plus élevées de cette littérature est due à cela. Ecrivant pour des gens à même d'être bons juges, les auteurs français sont tenus de bien écrire, et ils écrivent admirablement bien. Quelque soit leur sujet, le style est soigné, correct, clair, fini.

Malheureusement on ne peut en dire autant de la majorité des écrivains anglais.

À côté d'œuvres exquises, combien d'autres écrites à la diable ? combien d'autres dont certaines parties sont charmantes, d'autres inoffensives, d'autres composées... n'importe comment.

La différence des publics explique la différence des œuvres.

Aux yeux de certains, cette perfection de style semble conventionnelle, artificielle, en quelque sorte, en désaccord avec la vie ; certains détails des pièces de théâtre françaises également.

Par exemple, cette conversation " générale " aussitôt que plusieurs personnages sont en scène ; cette habitude de ne jamais entrer dans un salon que chapeau et gants à la main ce qui certainement permet de jolis jeux de scènes, mais...

Mais, c'est justement là que l'auteur américain tombe dans une complète erreur. Ces usages, ces conventions, sont la vie française, rien de plus et rien de moins.

Et c'est ce respect des usages qui rend en France les rapports sociaux si pleins de grâce civilisée, tellement plus agréables qu'en Amérique où ils sont si souvent rendus pénibles par une négligence de conduite parfaitement insupportable.

Mais d'autre part cette précision,

cette similitude, cette étiquette rend aussi la vie un peu monotone.

Cette petite comédie de société ne perd jamais son charme c'est vrai, mais au bout de quelque temps elle n'a plus celui de la nouveauté. Tous les intérieurs se ressemblent plus ou moins, l'aisance et la grâce de la vie française n'existent qu'au dépend de la variété.

Ceci nous fera comprendre le sens vrai du mot de Maupassant : " L'honnête femme n'a pas de roman ".

Une telle formule paraît absolument paradoxale aux Américains familiers seulement avec leur propre état social. Là, les jeunes filles peuvent avoir d'innocents romans préliminaires réguliers, d'unions fidèles et heureuses ; les femmes — jeunes et vieilles — ont leurs amitiés, leurs intérêts absolument indépendants de leur vie domestique, et aussi innocents que les " affaires de cœur " de leur jeunesse. Comment alors comprendre que la femme ne peut être intéressante qu'au moment où elle se jette dans les chemins de traverse ?

Simplement parce que cette remarque s'appliquait à une société entièrement différente de la société américaine.

L' " honnête femme " de France telle que l'auteur l'a si admirablement, si dévotieusement dépeinte dans son chapitre de " La Famille ", n'a pas trop de sa longue journée pour remplir ses multiples devoirs. Il lui faut être bonne épouse, bonne mère, bonne fille, bonne parente, bonne femme de ménage, et elle est tout cela. Elle est, à vrai dire, le pivot de la vie nationale, mais au point de vue du romancier sa vie n'est pas intéressante.

L'intérêt d'un problème littéraire peut toujours se résumer à ceci : un conflit, plus ou moins mêlé de passion personnelle, entre l'impulsion individuelle et le milieu social.

Plus le milieu est rigide, plus violemment il comprime et refrène les tendances de l'individu.

Ce qui serait normal dans un milieu individualiste devient exceptionnel dans une société systématique.

Cette pression de l'entourage si forte dans une telle société devient une sorte de loi naturelle désespérément opprimante.